

ARNON GRUNBERG

Tout cru

roman traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin et Philippe Noble

ACTES SUD

POUR R + M + M + M + M + M

I

LA FRIVOLITÉ

“Qu’est-ce que tu attends?” demande Léa.

Elle porte un manteau noir en laine avec un col en fourrure, acheté d’occasion. Ce genre de manteau, elle n’a pas les moyens de se l’offrir neuf.

Léa voyage léger. Un sac à dos lui suffit pour cinq jours. Au séchoir à cheveux, on peut éliminer la plupart des plis dans ses vêtements.

Sur son genou est posée une main. Mais une main sur un genou, on ne peut pas encore appeler cela de l’intimité.

“Vous êtes spécialiste de quoi, au juste?” lui avait demandé ce soir-là, pendant un cocktail, un professeur en lui touchant le bras prétendument par hasard. Elle avait trouvé cela désagréable. Cette question et ce contact.

Une heure plus tôt, elle avait suspendu sa robe à la tringle du rideau de douche et essayé de la rendre présentable à l’aide de son séchoir. Les plis étaient partis moins facilement qu’elle ne l’avait espéré. Demain matin, elle rentre chez elle, elle pourra donner sa robe au pressing.

Spécialiste. Quel mot ridicule. On ne peut répondre que par la négative, par exemple en disant : “Je ne suis pas spécialiste de porcelaine.”

Elle est spécialiste de Rudolf Höss, elle a bien été obligée de le reconnaître. “Höss”, avait-elle répondu. Puis elle s’était excusée : “Je vais juste vérifier si je connais d’autres personnes ici.”

Au loin, elle avait aperçu, coincé entre un pilier et un barbu gesticulant, Roland Oberstein. Elle avait éprouvé le besoin de se diriger vers lui et de lui dire, sans plus de formalités : “Sauve-moi.”

Pathétique, bien sûr. Mais l'espoir d'un salut n'est-il pas par définition pathétique? Avons-nous appris à vivre sans espoir? Si, de toute façon, nous recherchons notre salut, devons-nous nous contenter de fouiller au plus profond de nous-mêmes? Elle refuse de s'y résoudre.

Le professeur l'avait suivie. "Höss, disait-il, le commandant d'Auschwitz. Passionnant. Il n'a pas eu une relation avec une prisonnière du camp? Il a été pendu en Pologne, c'est bien ça?" Puis le professeur s'était arrangé pour acculer Léa contre un mur et lui avait raconté qu'il avait écrit un grand article sur le procès de Nuremberg. Sans aucune raison apparente, il avait ajouté qu'il était allergique à la farine et se préparait par conséquent tous les matins des galettes de blé noir.

La chambre de Léa, pourtant située à un étage non fumeur, empest la fumée. Dès son arrivée, Léa avait appelé la réception pour demander une serviette supplémentaire. Elle comptait bien avoir de la compagnie, et cela depuis des années. Mais ici, dans cette ville où elle était déjà venue deux fois, c'était le moment ou jamais. Si cela n'arrivait pas ici, où donc alors? Elle n'avait pas souvent l'occasion de participer à des colloques. En plus, Léa adore les grandes serviettes de bain et, quand elles sont petites, elle aime en utiliser deux.

La réceptionniste n'avait pas compris l'allemand de Léa. Léa avait répété la question en anglais, mais la réceptionniste avait eu tout autant de difficultés. "Vous avez pourtant bien une serviette de bain! avait-elle répondu dans un anglais approximatif. Il y a des serviettes de bain dans votre chambre. Non?" Elle avait un ton méfiant. Le client, ce voleur potentiel de serviettes.

Léa a d'épais cheveux bruns. Parfois, elle en retire un gris à l'aide de ciseaux à ongles. Par ailleurs, elle est fluette et a l'air malheureux. Les gens disent souvent qu'elle a l'air malheureux, alors qu'elle n'y est pour rien. Des gens disent aussi qu'elle est un génie. Peut-être les génies sont-ils censés être malheureux.

Elle aimerait pourtant produire une autre impression. En tout cas pas une qui incite à penser quand on la voit : comme elle a l'air morose, cette femme. Depuis peu, elle prend des comprimés contre la morosité. Il lui arrive, l'après-midi, quand elle travaille, de se lever pour faire du café et de penser : non seulement j'ai l'air d'être malheureuse, mais je le suis.

Elle aimerait laisser une impression de légèreté. Elle espère que les comprimés feront ressortir sa légèreté. Elle pense que ses interlocuteurs la trouveront alors plus avenante.

“Qu’est-ce que tu attends?” demande-t-elle pour la deuxième fois, après avoir pris la main posée sur son genou pour la replacer sur le genou de son propriétaire. Elle n’a pas besoin d’une main posée, immobile, sur son genou comme du fromage sur un plateau.

Elle est au bar du NH Hotel Frankfurt City, un bar qui fait aussi office de restaurant et de salle de petit-déjeuner et lui rappelle la cantine d’une usine, même si elle n’a jamais mis les pieds dans la cantine d’une usine.

Léa a un faible pour les hommes de type aryen, cheveux blonds, peau blanche. Il y a eu des exceptions dans sa vie, mais pas beaucoup. Roland Oberstein a une apparence assez aryenne. Cheveux blonds, peau blanche, yeux bleus. Pourtant, ce n’est pas ce qui l’attire chez lui. Pour éveiller le désir, il en faut davantage. Quant à savoir quoi, elle serait incapable de le dire.

Elle a engagé pour la première fois la conversation avec lui lors du dîner prévu pour accueillir les participants et leurs partenaires au colloque, un dîner dans le restaurant du NH Hotel Frankfurt City. Effectivement, la plupart des participants étaient accompagnés. Une femme d’un certain âge, un peu négligée, était venue avec ses deux petits-enfants. Elle devait faire une intervention sur la morale et la mémoire.

Roland Oberstein reste silencieux. Son silence la met mal à l’aise.

Soudain, la sonnerie du téléphone de Léa retentit. Elle se lève et s’éloigne de la table à laquelle elle s’est assise une demi-heure plus tôt, quand elle a décidé avec Oberstein de quitter avant la fin la soirée de clôture du colloque.

Elle attend, pour répondre, d’être arrivée devant le buffet du petit-déjeuner, que l’on a déjà commencé à mettre en place : confiture, miel et pâte à tartiner au chocolat, en emballages de petit format, sont présentés dans un panier d’osier.

Le bar de l’hôtel est vide. Comme il y fait froid, elle a gardé son manteau. On lui avait assuré que l’hôtel était dans le centre-ville, mais elle a le sentiment d’être en pleine zone industrielle.

“Vous êtes près de l’aéroport, lui avait écrit une personne de l’organisation. La plupart des autres participants descendent aussi à cet hôtel.”

“L’hôtel a l’air triste et sans vie, avait répondu Léa après avoir recherché l’hôtel sur Google. Je n’aime pas les hôtels tristes. Même s’ils sont près de l’aéroport.”

Cela n’avait servi à rien. On l’avait logée malgré ses réticences dans l’hôtel triste.

Le premier soir, dans la queue devant le buffet, la queue pour les entrées, Roland Oberstein avait engagé la conversation, brusquement, sans aucune raison : “Je déteste les buffets, le phénomène buffet, lui avait-il dit. Quels que soient les plats proposés, on se croirait à la soupe populaire. Pourquoi ne peut-on pas être servis?

— Vous avez fait l’expérience de la soupe populaire? avait-elle demandé.

— Non, et d’ailleurs je préfère éviter. Quand arrive le moment où on peut enfin se servir, tous les bons morceaux ont disparu. Au fait, je me présente : Roland Oberstein, je suis néerlandais, mais j’habite à Fairfax, aux États-Unis. Je suis entre autres spécialiste d’Adam Smith. Ce monsieur est un collègue qui vient de Suisse, Sven Durano. Nous sommes les économistes, ici.”

Adam Smith. Elle ne se rappelait pas avoir eu à lire un seul texte de lui à l’université.

Elle entend un grésillement, mais aucune voix. “Allô, dit-elle. Allô?”

Unknown number, avait-elle lu sur son téléphone. C’est pour cela qu’elle avait répondu. C’était peut-être urgent.

Elle parvient enfin à déceler un son. Une voix dit : “C’est Anca.”

Anca. La baby-sitter. Elle est nouvelle et vient de Roumanie. Il en faut au moins quatre, il y en a toujours trois qui ne peuvent pas. Elles sont malades, elles ont un examen, une tante est morte ou le tout en même temps. Léa se représente Anca. Le visage d’une souris grise, des cheveux blonds et raides, un jean usé, une ceinture large, un pull moulant qui met en valeur sa poitrine déjà imposante par elle-même.

S’appuyant de la main droite sur la table où est proposé le buffet du petit-déjeuner, Léa fait de son mieux pour se concentrer sur l’histoire qu’Anca lui raconte.

La fille de Léa saigne du nez. Ava, elle s'appelle, d'après Ava Gardner. Le grand-père de Léa aime Ava Gardner. Aimait, devrait-elle dire, parce qu'il est sénile. Il ne va plus très bien. Il ne sait sans doute plus qui est Ava Gardner.

“Il y a du sang partout, dit la baby-sitter avec un fort accent. Moi aussi je suis couverte de sang. – On dirait qu'à ses yeux, c'est cela le pire.

— Il faut maintenir la tête d'Ava en arrière. Le saignement va finir par s'arrêter. Cela lui arrive de temps en temps. Ce n'est pas grave.

— Non, dit Anca, il ne faut pas lui tenir la tête en arrière, sinon tout va se boucher. Il faut lui pincer le nez. C'est la narine gauche. Cela fait déjà vingt minutes que j'appuie, mais cela ne s'arrête pas. C'est pour ça que j'appelle.”

Une baby-sitter roumaine va-t-elle lui expliquer ce qu'il faut faire en cas de saignement de nez ?

“Comment ça, cela ne s'arrête pas ?

— Chaque fois ça recommence, dit Anca. – Léa ne sait pas si Anca est au désespoir parce qu'elle ne peut pas supporter la vue du sang, ou parce qu'elle n'est tout simplement pas douée pour faire du baby-sitting.

— Où sont mes enfants en ce moment ? demande Léa.

— Ils sont assis devant la télévision.”

Léa a envie de mettre un terme à la conversation. Elle n'a pas l'intention, à cette heure-ci, de parler de saignements de nez. Parfois, elle emmène ses enfants au parc pour regarder les cygnes. Elle habite juste à côté de Prospect Park à Brooklyn et elle s'imagine – ici commence son rêve éveillé – que par un froid après-midi d'automne elle laisse ses enfants approcher toujours plus près des cygnes jusqu'à ce que leurs corps disparaissent dans l'eau et ne réapparaissent plus à la surface. Seuls les cygnes nagent encore, comme d'habitude. Elle se tient, quant à elle, sur le bord, immobile. Puis elle rentre lentement chez elle avec la poussette et les galettes de riz qu'elle avait emportées pour les donner aux enfants. Ici se termine son rêve éveillé. Mais il ne cesse de revenir.

“Y a-t-il d'autres économistes ici ? avait-elle demandé. Je ne savais pas qu'on avait aussi invité des économistes à participer au colloque.

— Nous sommes les seuls économistes présents”, avait dit Oberstein, toujours dans la queue du buffet. “Ici, nous sommes les profanes.”

Elle avait ri gentiment. Les profanes. Il avait certainement voulu faire une plaisanterie.

“Je suis sûre que vous pouvez régler un problème de saignement de nez, Anca. Vous n’allez pas me dire que vous m’appellez jusqu’en Allemagne pour une histoire de saignement de nez.

— Votre fils aussi est couvert de sang, madame Léa. Ça ne se passe pas bien ici.”

La baby-sitter semble hystérique. Peut-être Léa n’aurait-elle pas dû prendre cette baby-sitter. Quand elles viennent faire connaissance lors d’un entretien, les baby-sitters ont l’air calme et sympathique mais à peine a-t-on le dos tourné qu’elles perdent les pédales.

“Il a le nez qui saigne, lui aussi?”

Léa commence à marcher de long en large dans le bar vide.

Devant la fenêtre, assis sur un canapé défraîchi, Roland Oberstein lit un livre. Elle le regarde, ses cheveux, sa chemise, son nez, mais lui ne la regarde pas. Oberstein ne semble pas avoir froid. Il n’a rien d’un économiste, elle le verrait bien chef d’orchestre ou encore deuxième violon. Un musicien sérieux aux ambitions moyennes.

Tandis que Léa se servait, de crevettes et d’un peu de fromage de chèvre poêlé, Sven Durano lui avait dit : “Je suis aussi historien, pas seulement économiste, en ce sens je suis moins profane qu’Oberstein ici. Lui il n’est qu’économiste, et vous, vous êtes sûrement historienne, non?”

Sven Durano avait regardé fixement sa poitrine, sans doute dans l’espoir d’y apercevoir un badge à son nom. Elle détestait les badges. Elle avait arraché le sien dans le hall de l’hôtel et l’avait glissé dans sa poche.

“À l’origine, j’ai fait de l’histoire de l’art, ma spécialisation a peu de rapport avec mes études.” Elle s’attendait à ce qu’il pose une question, sur sa spécialisation, la raison de sa présence à ce colloque, mais Sven Durano s’était contenté de la regarder gentiment et lui avait dit : “Elles ont l’air bonnes, les crevettes.”

“Il a le nez qui saigne, lui aussi?” demande-t-elle une fois de plus.

Elle parle doucement. Elle parle comme si elle craignait d'être entendue, ce qui fait qu'on la comprend mal.

Enfant, elle voulait devenir invisible. L'invisibilité va de pair avec le chuchotement, qui annonce pour ainsi dire l'absence définitive. Elle a toujours envie d'être invisible.

“Votre fils est couvert du sang de votre fille. Madame, ça coule de la narine gauche. Ça coule sans arrêt. Je n'ai jamais vu une chose pareille.”

La baby-sitter semble sur le point d'éclater en sanglots. Léa trouve déplaisante cette abondance de détails avec laquelle la baby-sitter décrit le saignement de nez.

“Quand Ava aura arrêté de saigner, vous pourrez nettoyer Gabe. Mon mari va rentrer, il va régler le problème. Ce n'est pas grave. Ce sont des enfants. Parfois, ils sont couverts de sang. Elle a le nez qui goutte encore un peu. Cela arrive, quand on saigne du nez ; il continue de goutter parfois. Maintenant il faut vraiment que je raccroche.”

Gabe s'appelle Gabriel, mais tout le monde l'appelle Gabe. Elle ne lui a pas donné le nom d'une star de cinéma.

Léa retourne vers le canapé. Elle s'assoit et range le téléphone dans son sac à main.

Son verre de vin vide est posé sur la table, le couvert est déjà mis pour le petit-déjeuner. Elle se demande si le verre de vin sera encore là, tôt demain matin, quand les premiers clients viendront prendre leur petit-déjeuner.

“Je ne sais pas ce que j'attends, dit Roland Oberstein lentement sans la regarder. C'est bien ce que tu m'as demandé, ce que j'attendais ? Je ne sais pas. Et toi, tu attends quelque chose ?”

Léa regarde le plafond. Lui aussi est défraîchi. On dirait qu'il y a eu une fuite. Elle voit de grandes taches brunes. Un bâtiment tout neuf, et déjà des fuites. C'est l'impression qu'avait donné l'hôtel sur le site internet, un hôtel moderne, délabré avant l'heure.

“Oui, a-t-elle envie de dire. Oui, j'attends quelque chose. Moi oui, et je ne peux pas concevoir qu'il existe des gens qui n'attendent rien.”

Mais avant qu'elle ait pu répondre, Roland Oberstein demande : “Faut-il attendre quoi que ce soit ? Penses-tu que tout le monde

attend quelque chose?” Elle croit déceler un certain sarcasme dans sa voix.

Elle songe à ses enfants. Au sang. À son chat. À son mari. À son travail. À ça aussi.

“Je crois que oui, répond-elle. – Elle l’a dit d’un ton ferme.

— C’est d’une banalité, déclare Roland en l’observant à présent. – Gentiment, mais d’un air sévère. Avec le regard de quelqu’un qui n’a pas l’intention de laisser passer impunément des banalités.

— Il arrive un moment où l’on n’a plus rien à dire sur un certain sujet, dit Léa en examinant son verre de vin vide. Dans ce cas-là, il faut agir, parce qu’on n’a plus rien à dire. Nous avons parlé d’intimité.”

Le premier mot qui lui vient à l’esprit, elle n’a pas envie de l’employer. Le sexe. Elle avait fait une remarque, il avait posé une question. Contrairement à ses habitudes, elle se mettait à nu dans une conversation. Ce n’était pas sa manière de parler avec des étrangers, ou même avec ses amis.

“Nous avons parlé d’intimité physique. Je n’ai encore jamais autant parlé d’intimité physique avec un inconnu.”

L’intimité physique peut-elle être un salut? Elle en est arrivée à un stade de sa vie où elle ne peut plus dissocier les deux choses.

Les questions impudiques qu’il lui avait posées avaient semblé à Léa quelque peu détachées, mais il était resté poli. Il avait témoigné de l’intérêt. Voilà l’impression qu’il lui avait laissée, celle d’un homme attentif faisant preuve d’une grande empathie. Surtout pour un économiste.

“Je préfère parler de ce qui touche vraiment les gens, dit Oberstein en regardant son verre. Je trouve dommage de perdre son temps à discuter de rien.”

Il est bien sûr possible qu’elle ne l’attire pas, elle a envisagé cette possibilité. Mais pourquoi parler de certains sujets avec une personne qui ne vous attire pas? Autant parler de la guerre. “La Shoah et l’identité européenne”, tel était le thème du colloque. Elle n’avait pas abordé la question de l’identité européenne dans son intervention. Elle n’y connaissait rien.

“L’acte rend la parole superflue. Cela peut être un soulagement, dit-elle. Plus un mot. Le silence.”

Léa ne se rappelle plus exactement depuis combien de temps elle a ce fantasme, il remonte, si elle ne se trompe pas, à l'époque où elle était enceinte de son premier enfant, son fils Gabe. Une liaison.

Elle a longtemps pensé qu'on ne peut vivre sans fantasmes et que, par conséquent, le fantasme est en soi suffisant, pour ainsi dire. Son mari est quelqu'un qui se représente son épouse comme une femme rêvant d'une liaison mais décidant finalement de ne pas aller jusqu'au bout. Parce qu'au dernier moment, elle se rend compte qu'elle l'aime. Ne serait-ce que parce qu'il est formidable avec les enfants. Prévenant, doux, à l'écoute. Il est arrivé à Léa de regarder des petites annonces sur Internet, de suivre un étranger dans la rue alors qu'elle se rendait pourtant à un rendez-vous avec un témoin oculaire, nonagénaire, ayant vécu la guerre. Elle avait déboulé avec un quart d'heure de retard, en nage, chez la personne de quatre-vingt-dix ans qui venait lui ouvrir et elle s'était dit : cela ne peut plus durer.

Léa se penche vers Oberstein. Elle sent son after-shave. Une odeur de vin, aussi. Et un vague relent de friture. "Je ne sais pas si je te suis encore, dit-il. Cela reste abstrait. Des expériences, des faits, une attente. Le silence. D'ailleurs il est tard."

Quand elle pense à sa vie, elle pense à un vêtement qui ne lui va plus. Elle se rappelle pourquoi elle l'a choisi un jour, mais comprend aussi pourquoi elle ne veut plus le mettre.

"Que veux-tu dire par « abstrait » ? Tu me trouves abstraite ?

— Nous sommes venus ici pour parler, dit Roland au bout de quelques secondes. C'était le but de ce colloque, parler, et écouter bien sûr. Parler suppose d'écouter, à moins que nous ne nous parlions à nous-mêmes. Les actes sont surestimés. Agir. Passer à l'action. Bon Dieu, avant même qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir, il est question de révolution. Non, je ne te trouve pas abstraite, bien sûr. Je te trouve très concrète. Qui était-ce ? Si je puis me permettre. Avec qui parlais-tu ? Ou bien est-ce trop intime ?"

Il rit. Elle ne sait pas pourquoi.

"Ce n'est pas trop intime", dit Léa.

Il lui donne une fois encore l'impression d'avoir vraiment envie de le savoir, il lui donne l'impression de vouloir tout savoir.

Il y a une vingtaine de minutes déjà, la dame du bar leur a dit : "Je rentre chez moi, mais vous pouvez rester."

Ils ferment tôt ici. Ils sont restés. Les organisateurs de la conférence avaient prévu une fête pour les participants dans un bar branché du centre-ville. Roland Oberstein lui avait dit : “Je sais que je vais produire une impression épouvantable, mais je n’aime pas les fêtes. Si tu veux boire encore un verre, avec plaisir, mais je ne reste pas ici. Pas avec cette musique.”

“C’était la baby-sitter, dit Léa. Elle saigne du nez.

— La baby-sitter?”

Il pose à nouveau la main sur le genou de Léa. Elle la laisse là où elle est.

Peut-être est-il timide. Peut-être est-ce là l’explication. La timidité des hommes, l’angoisse des hommes, on pourrait écrire des livres entiers sur le sujet.

“Je vous donne ma carte de visite”, avait dit Sven Durano le premier jour, dans la queue devant le buffet, et il avait posé en souriant sa carte de visite sur le bord de l’assiette de Léa tandis qu’Oberstein était déjà occupé à se servir. Oberstein ne lui avait pas donné de carte de visite. Il ne lui avait d’ailleurs plus adressé la parole. Il avait dit tout ce qu’il avait à dire. Plus tard seulement, il lui avait demandé : “Quelle est ta conception? La Shoah est-elle la pierre angulaire de l’identité européenne?”

“Ma fille, dit-elle. Cela coule de sa narine gauche, prétend la baby-sitter. Et ça n’arrête pas. Elle dit qu’elle pince la narine gauche. Depuis vingt minutes. Tu imagines?”

Avant de se rendre compte de ce qu’elle fait, de réfléchir aux conséquences de son acte, elle saisit le nez de Roland Oberstein et le pince. “Ce n’est pas ce qu’il faut faire quand une personne saigne du nez, qu’en penses-tu? On maintient sa tête en arrière. On ne se met pas à lui pincer le nez.”

Elle lâche le nez de Roland Oberstein. Puis détourne la tête.

“Je te prie de m’excuser, dit-elle. Je ne sais pas ce qui m’a pris. Pardon.”

Roland Oberstein se frotte le nez.

“Pardon pour quoi?”

— Pour t’avoir pincé le nez.

— Tu ne m’as pas pincé.

— Je suis désolée. Ce doit être la fatigue ou l’alcool, ou je ne sais quoi. Tu ne vas sûrement plus me prendre au sérieux.

— Ce n'est pas grave. C'est la baby-sitter qui t'a énervée. Je n'ai pas de baby-sitter, mais j'imagine qu'il y a de quoi s'énerver.

— J'ai honte.

— C'est inutile, dit Roland. Cela t'est déjà arrivé de pincer le nez d'un homme que tu connais à peine ?

— Tu es le premier.”

Il pose une main sur l'épaule de Léa qui, l'espace d'un instant, a l'impression qu'il va la serrer contre lui.

“Je suis flatté, dit-il. Tu peux me pincer le nez quand tu veux. Si tu en as besoin. Nous avons beau nous connaître nous-mêmes, nous n'avons souvent aucune idée de ce dont nous avons vraiment besoin.”

Il lui lâche l'épaule.

“Quel âge a-t-elle au juste ?

— Qui ?

— Ta fille.

— Deux ans, bientôt trois. Je lui ai déjà acheté un petit cadeau, mais je n'ai encore rien trouvé pour mon fils. Il ne faut pas que j'oublie. Tu peux m'aider à m'en souvenir ?”

Il regarde sa montre. “Je ne veux pas que tu penses que cette conversation ne me passionne pas, mais j'ai envie de dormir.”

Elle se lève brusquement. Elle se rend compte qu'elle donne l'impression d'une personne mal à l'aise et cela l'agace. “Tu as raison, dit-elle. Il est tard.”

Il est à présent debout à côté d'elle. Elle n'a pas assisté à son intervention. Elle en avait l'intention, mais elle était partie se promener en ville et s'était trompée de S-Bahn. Elle s'était retrouvée dans une banlieue de Francfort. Un lieu boisé, vallonné. Au lieu d'écouter Oberstein, elle était allée s'asseoir sur un banc dans un cimetière.

“Ton mari n'est pas là pour s'occuper du saignement de nez de ta fille ? Désolé de me mêler de ce qui ne me regarde pas mais, avec ce saignement qui ne s'arrête pas, moi aussi je paniquerais.

— Mon mari travaille beaucoup.” Elle le regarde droit dans les yeux en le disant, comme pour souligner les efforts de son mari. “Et il adore les enfants.”

Ils se dirigent lentement vers les ascenseurs.

“Qu'étais-tu en train de lire ? demande-t-elle.

— Benjamin. Walter Benjamin.

— Je sais qui est Benjamin”, dit Léa.

Son ton pourrait faire croire qu’elle est vexée. Elle s’en rend compte et se dit : je dois donner l’impression de manquer d’assurance. “Tu es un spécialiste? demande-t-elle.

— De Benjamin? Non”, dit-il. Puis, après quelques secondes de silence : “D’ailleurs je ne suis pas fan non plus. Quelqu’un m’a offert le livre. Je le lis par politesse.”

Elle a posé sa question par plaisanterie, mais manifestement la plaisanterie n’est pas passée. Comment peut-on prendre au sérieux une telle question? La soupçonnerait-il d’être mortellement sérieuse?

“Que lis-tu de lui, au juste? demande-t-elle, devant les ascenseurs.

— Le caractère destructeur, dit-il. Tiens.” Il ouvre le livre et lit à haute voix : “Le caractère destructeur vit, non pas du sentiment que la vie vaut la peine d’être vécue, mais que le suicide n’en vaut pas la peine.”

Il se met à rire, assez fort même. Elle ne trouve pas cela si drôle.

Elle appuie sur le bouton pour appeler l’ascenseur.

“Tu ne m’as pas l’air du genre suicidaire, dit-elle.

— Pas vraiment, non. Et toi?”

Elle secoue la tête.

Ils sont tous les deux au même étage non fumeur. Parfois, Léa envisage de recommencer à fumer. Elle aimerait aussi essayer des drogues, mais elle ne sait pas lesquelles, et son mari trouverait que c’est une mauvaise idée.

“Je me suis laissée aller, dit-elle dans l’ascenseur. Si tu penses maintenant que je suis le genre de femme à se laisser aller, il faut que je corrige cette image.”

Ils sont arrivés au quatrième étage.

“Tu es dans quelle chambre, déjà?” demande-t-elle.

Il sort une carte de sa poche pour vérifier. “407, dit-il. Et toi?
— 412.”

Au début de la soirée, elle était convaincue d’être attirante et désirable. Cette idée l’a quittée. Maintenant, elle ressent surtout de la honte, sa vieille envie de devenir invisible ressurgit.

Devant sa chambre, elle s’immobilise. Elle cherche dans son sac à main la carte lui permettant d’ouvrir la porte. Elle fouille. Elle

trouve de tout, cartes de visite, badges à son nom, vieux rouge à lèvres, nouveau rouge à lèvres, son téléphone, des coquilles vides de pistaches, mais pas sa carte pour ouvrir la porte.

“Moi aussi, je me laisse rarement aller, dit Roland Oberstein. Il y a des gens qui s’en sont plaints. « Débranche », disent-ils. Débrancher quoi? Je ne demande pas mieux, mais je ne sais pas où est la prise. Donc si toi, tu te laisses aller, c’est positif. Humain. Très humain.”

Elle se demande ce qu’elle attend de cet homme, d’autant qu’elle est envahie par le pressentiment qu’elle n’obtiendra rien de lui. Mais c’est sur ce feu que brûle tout désir, le pressentiment de ne rien pouvoir obtenir et d’espérer tout de même le contraire.

Quand elle finit par trouver la carte, elle lui demande : “Qu’as-tu pensé du colloque?”

Roland Oberstein hausse les épaules.

“Je ne sais pas, dit-il. Je trouve difficile d’avoir un avis. Ce n’est pas mon domaine de spécialité.

— Si ce n’est pas ton domaine de spécialité, c’est quoi alors?” demande-t-elle.

Il semble hésiter. “L’Holocauste? finit-il par dire. Un passe-temps. Un violon d’Ingres.”

Elle le regarde, tel qu’il est là, dans son manteau bleu, la tête penchée, l’air espiègle, presque coquet.

Un violon d’Ingres. Une expression assassine. Lui arriverait-il un jour d’employer les mêmes termes pour parler d’elle? “C’était un violon d’Ingres, un passe-temps, comme l’Holocauste.” Ou le dirait-il autrement : “Le suicide n’en vaut pas la peine, alors pour moi la vie est un passe-temps. Dommage que tout le monde ne soit pas du même avis.”

“Je peux te prendre dans mes bras? demande-t-elle.

— Tu peux”, dit-il.

Elle le prend dans ses bras, deux, trois secondes. Elle met les bras autour de lui sans le serrer contre elle, elle met les bras autour de lui comme on tient un enfant qui a besoin d’être consolé. Elle pourrait le lui dire maintenant, elle pourrait le lui chuchoter, tellement sa bouche est proche de son oreille. Puisqu’on prie Dieu, pourquoi ne pas importuner son prochain en lui adressant des prières? Puis elle le lâche.

Elle enfonce la carte magnétique dans la fente. La lumière du mécanisme d'ouverture vire au vert. Elle pousse la porte. "Si nous partagions un taxi demain pour aller à l'aéroport?" demande-t-elle.

Le livre de Benjamin serré sous le bras, il n'a pas bougé de l'endroit où elle l'a enlacé.

"Bonne idée, dit-il. Je te vois au petit-déjeuner? 9 heures ?

— 9 heures", dit-elle.

Il semble sur le point d'ajouter quelque chose. Le moment est peut-être arrivé, il va enfin s'exprimer.

"Tu ne trouves pas curieux qu'une conférence sur l'Holocauste se conclue par une fête? demande-t-il. Ou suis-je le seul à avoir ce genre d'idée?"

— Il faut bien que les spécialistes se détendent, eux aussi.

— Se détendre." Il prononce le terme comme si c'était le plus répugnant qu'il ait jamais eu à dire. "Les fêtes, ce n'est pas de la détente. Quand je travaille, c'est là que je me détends."

Elle le suit du regard tandis qu'il se dirige vers la chambre 407. Elle voit qu'il a du mal à ouvrir la porte. Il a inséré la carte à deux reprises sans parvenir à ouvrir la porte.

Elle n'attend pas qu'il y arrive.